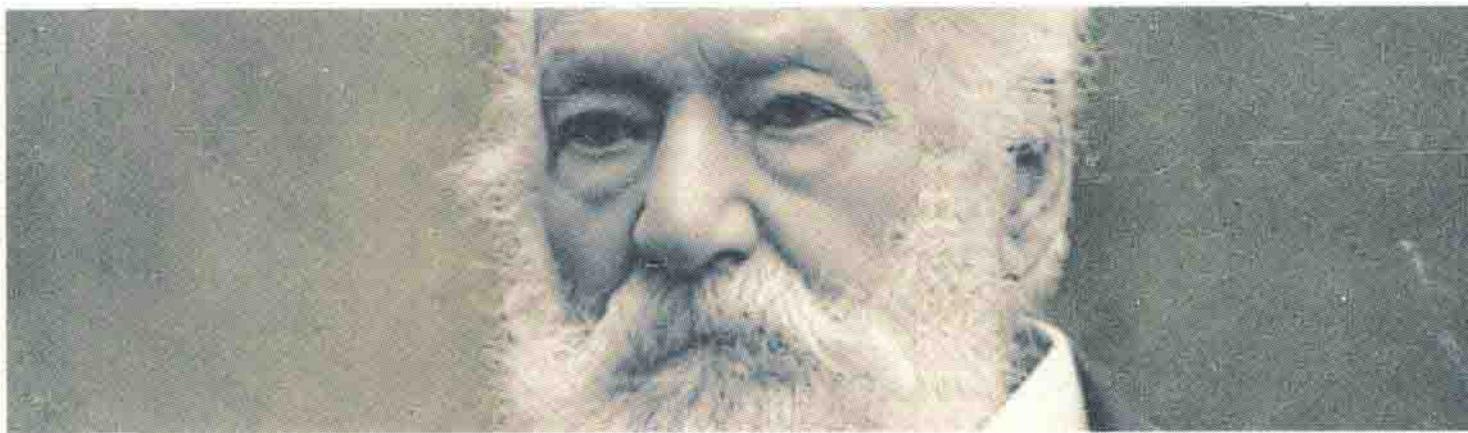


VICTOR HUGO

La Légende des siècles

Préface de Claude Roy
Édition d'Arnaud Laster



nrf

Poésie / Gallimard

VICTOR HUGO

*La Légende
des siècles*

Préface de Claude Roy

*Édition présentée, établie et annotée
par Arnaud Laster*

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2002.*
© *Éditions Gallimard, 1974, pour la préface de Claude Roy*
extraite de La Main heureuse.

COLLECTION POÉSIE

1

PRÉFACE

Le plus grand, et non pas : hélas, mais heureusement, le plus grand des poètes français, c'est de Victor Hugo qu'il s'agit, doit sa stature immense au fait qu'il est le premier des poètes qui, de propos délibéré, avec une constance jamais démentie et un entêtement jamais découragé, se soit occupé de ce qui le regardait.....

Ce qui regardait Victor Hugo, c'était le problème de l'esclavage et celui de la peine de mort, la question sociale et la loi sur l'instruction publique, le travail des enfants et la misère des hommes, les lois électorales et les décrets de coup d'État.....

*

..... Hugo, c'est l'histoire d'un homme qui souffre, s'échine, saigne, se fait cogner dessus par le destin, insulter par les hommes, méconnaître par les siens, pour tenir vraiment sa place, c'est-à-dire devenir, plutôt qu'un géant ou un ogre, un homme parmi les hommes. On imagine de loin Hugo comme un demi-dieu fabuleux, improvisant sur sa lyre en délire, un Grand Pan rataplan. Mais c'est d'abord un homme; pas tellement le bonhomme Noël du lyrisme français: simplement un homme bon, courageux, et qui n'est si prodigieusement intéressant que parce qu'il est totalement désintéressé.

*

..... *L'adolescence est l'âge des crises. C'est à quarante-six ans, donc, qu'éclatera l'adolescence de Hugo. Dans ses hésitations, ses contretemps, ses atermoiements devant la révolution montante, il n'entre rien de bas. S'il est d'abord celui qui veut freiner l'insurrection, pour finir par être celui qui rompt avec la bourgeoisie triomphante, il ne se laisse guider ni par les calculs de l'ambition, ni par les réflexes de la peur, ni par les scrupules de l'amour-propre. Il y a dans son attitude autant de courage que de confusion, et dans l'évolution qui va le conduire à siéger sur les bancs de la gauche, plus d'héroïsme d'esprit que de prudence d'homme public. «Ceux qui deviennent jeunes tard le restent longtemps», écrira-t-il. Il est de ceux-là. Le printemps des peuples révèle à Hugo sa vraie jeunesse, celle qu'il gardera jusqu'à quatre-vingt-trois ans. Ses complices du début ne lui pardonneront jamais d'avoir mangé le morceau. Quoi, vous serais-je suspect? demande Hugo à la droite, lors de son discours sur l'enseignement. La droite en chœur trépigne: Oui! Oui! Quel imbécile, en effet! S'il s'était tenu tranquille, il était ministre, familier des Tuileries sous l'Empire, second de Thiers à Versailles, et il n'aurait pas fait ni eu d'histoires. Oui. Mais il n'aurait pas fait ni vécu l'Histoire. Il aurait eu également des funérailles nationales, au sens d'officielles. La nation n'aurait pas été concernée par sa mort, mais les notables, les badauds et les gardes républicains.*

..... *Hugo savait très bien à quoi s'en tenir: «Pour avoir défendu sous toutes les formes, toutes les idées de liberté, de justice, d'humanité; pour avoir combattu sous toutes les formes toutes les idées d'arbitraire, de despotisme, d'hypocrisie, je suis aux yeux de la bourgeoisie un monstre. Pauvre bourgeoisie! Uniquement parce qu'elle a peur pour sa pièce de cent sous!» La*

bourgeoisie arrête Victor Hugo et le décrète d'imbécillité publique. Mais « qui arrête les révolutions à mi-côte ? La bourgeoisie. Pourquoi ? Parce que la bourgeoisie est l'intérêt arrivé à satisfaction. »

Dans la préface de 1853 des Odes et Ballades, Hugo a mis le doigt sur le péché impardonnable dont toujours le chargera la bourgeoisie. « Être né aristocrate et royaliste et devenir démocrate. Monter d'une échoppe à un palais, c'est rare et beau, si vous voulez ; monter de l'erreur à la vérité, c'est plus rare, et c'est plus beau. Dans la première de ces deux ascensions, à chaque pas qu'on fait, on a gagné quelque chose et augmenté son bien-être, sa puissance et sa richesse ; dans l'autre ascension, c'est tout le contraire. Dans cette âpre lutte contre les préjugés sucés avec le lait, dans cette lente et rude élévation du faux au vrai, qui fait en quelque sorte de la vie d'un homme et du développement d'une conscience le symbole abrégé du progrès humain, on a dû payer d'un sacrifice matériel son accroissement moral, abandonner quelque intérêt, dépouiller quelque vanité, renoncer aux biens et aux honneurs du monde, risquer sa fortune, risquer son foyer, risquer sa vie. » Risquer, aussi, d'être traité par le premier venu ou le dernier valet d'imbécile et de niais, quand ce n'est pas de jocrisse.

La haine qui s'acharne sur Hugo n'est pas seulement aux proportions de sa stature, elle est aussi aux dimensions de son crime. Hugo est l'homme le plus insulté de son siècle, non pas uniquement parce que son œuvre en est la plus colossale, mais parce qu'elle en est la plus compromettante. À Bordeaux, en 1871, un vicomte énervé lui crie : « L'Assemblée refuse la parole à M. Victor Hugo parce qu'il ne parle pas français. » La sottise du vicomte n'est pas exaspérée simplement parce qu'il a en face de lui l'homme par lequel la France parle au monde, mais parce qu'il a contre lui le comte Hugo, ancien pair de France, et que cet aristocrate, fils d'un

père général et d'une mère vendéenne, parle le langage des misérables. Chacun sait que c'est là le langage de l'étranger. Un homme qui passe de la gauche à la droite, et de l'opposition au pouvoir, est un homme qui s'assagit. Mais Victor Hugo, quand il meurt, ayant passé de la droite à la gauche, quelle pelletée de boue ! Le Petit Caporal enterre, par la plume de Maurice Marx, ce « véritable caméléon » ; Le Monde, sous la signature d'Octave Havard, écrit de l'homme exilé dix-huit ans qu'il s'est toujours « traîné à la remorque des héros du jour ». Le Français, c'est signé Depeyre, ne prétend voir au fond de son évolution « comme mobile, que des ambitions déçues. » Le Progrès National : « Il fallait à son ambition l'approbation de la canaille. » Le Courrier : « Un solennel gâteux n'est plus. » Le Journal du Midi : « S'il abandonna ses premières croyances, il le dut à l'affaiblissement de l'âge. » Le Salut Public : « Cet aigle a de la fange aux serres. »

Pourquoi ces insultes ? La bourgeoisie a eu, de son temps, d'autres adversaires que Victor Hugo, et qui n'étaient pas moins redoutables. Peut-être : au contraire. Pourquoi Hugo reste-t-il le recordman de l'outrage ? Parce que — c'est Barbey qui met les pieds dans le plat — « il était né pour déplaire à la foule » et il prétendit croître pour servir le peuple. « Les masses, poursuit le hobereau de lettres, ne se soucient du talent que quand il est vulgaire comme elles. Si elles aiment maintenant Hugo, c'est donc qu'il l'est devenu ! »

On n'a pas tant haï Hugo d'avoir été ce qu'il fut, que d'être devenu ce qu'il était.

*

Et si l'on prétend définir Hugo par ce qu'il y a en lui de colossal et de cliquetant, cette façon qu'il a, comme Sisyphe, d'entasser les astres sur les gouffres, et cette autre façon qu'il a, comme d'Artagnan, de croiser le fer

joyeusement avec les deux cent mille vocables de son dictionnaire, il est immédiatement prêt à démentir ce portrait. La bouche d'ombre sait parler à mi-voix, l'homme qui possède tous les mots de sa langue sait employer simplement les plus simples et les faire sourdement, longuement résonner. Les vers les plus mystérieux de Hugo sont comme les incantations de la banalité. Ils glissent à la surface du silence familier, telle la poésie de Vermeer et de Corot, qui surgit à la surface des objets de tous les jours, des paysages premiers-venus :

... ce sera mon destin et le vôtre
Comme on voit se fermer le soir l'une après l'autre
Les fenêtres d'une maison.

Hugo, capable de faire concurrence à l'Apocalypse, qui échafaude des paysages baroques et fuligineux, sait se contenter des images les plus plates. Il transfigure magiquement la réalité sans éclat. Lâche-t-il alors la cavalerie glorieuse des mythes, c'est pour, soudain, marcher au pas sur une pauvre route de crépuscule, où le charretier en retard devient, à force de dépouillement, le messenger des plus lointaines voix intérieures :

La mort va m'emmener dans la sérénité :
J'entends ses noirs chevaux qui viennent dans l'espace
Je suis comme celui qui, s'étant trop hâté,
Attend sur le chemin que la voiture passe.

ou bien

Je pense à tout cela quand je ne puis dormir,
La nuit, quand le vent semble une voix qui témoigne,
Quand on entend le pas de quelqu'un qui s'éloigne.

Hugo, c'est la plus large ouverture de compas du lyrisme français. Ce Tintoret est capable de peindre

comme Chardin. Ce canon d'artillerie de marine, qui sait nous casser superbement les oreilles, est aussi le prince du murmure :

*Je suis plein de stupeur et d'ennui, comme un homme
Qui se lève avant l'aube et qui n'a pas dormi.*

Avec Hugo, la poésie sait devenir aussi une grande gaieté, un champagne superbe. Ce n'est pas que nous manquions de poètes gais, mais l'accent doit être mis ici sur les adjectifs, grand et superbe. L'œuvre de Victor Hugo est un approfondissement constant. Au fur et à mesure qu'il creuse davantage son angoisse et ses ombres, il enrichit davantage son rire et sa clarté.....

*

Quand on est le Notre Père de Paris du lyrisme, on s'expose à avoir une aile romane, l'autre gothique, et les cathédrales ont rarement l'unité de style, parce qu'elles ont rarement été construites en dix ans. Hugo a son portail royal, où il règne en majesté, mais sa face Est est classique, sa face Ouest romantique, sa tour de droite baroque et sa tour de gauche Renaissance flamboyant.....

*

Hugo est comme ces tissus en grande largeur : on peut y tailler tout ce qu'on voudra. Il y a dans son étoffe de quoi faire un William Blake, un Nerval, une demi-douzaine de romantiques allemands, et à peu près tout ce qui est important dans la poésie moderne. Il est à l'aise partout. Il dit tu à Gavroche, vous aux rois, et nous quand il parle des astres et de lui-même. Il a le regard le plus vaste qui soit, capable d'accommoder sur l'infiniment petit, et de mettre au point sur l'infiniment grand.

Il a des lunettes de sept lieues. C'est Hugo qui fait faire irruption dans la poésie française à tout ce qui attendait à ses portes, la légende des carrefours, dans Les Chansons des rues et des bois, et la légende des sphères, dans La Fin de Satan. Il est tout à la fois capable de faire rimer drinn drinn avec Gretna Green et Kepler avec éclairs. Il est comme chez lui à Meudon et dans l'espace intersidéral, il fait la cour aux grisettes et l'amour aux planètes. Il caresse

Suzon qui, tresses dénouées,
Chante en peignant ses longs cheveux.

Il chante en vieux malin gamin le regret des paradis perdus :

Nous sommes loin de ces amphores
Ayant pour anses deux bras blancs
Et de ces cœurs, mêlés d'aurores,
Allant l'un vers l'autre à pas lents.

Mais il sait que rien n'est rien, face à l'Éternité :

Car Delphe et Pise sont comme des chars qui roulent.
Et les choses qu'on crut éternelles s'écroulent
Avant qu'on ait le temps de compter jusqu'à vingt.

..... *Quand il fait le portrait de Beethoven, c'est le sien que Hugo fait en vérité : « Au milieu de son monstrueux et charmant poème, Beethoven donne un bal, il improvise une fête, il secoue des castagnettes, il tape sur un tambourin ; toutes les danses tournoient et passent, depuis la valse jusqu'au jaleo... Puis vient le tutti, le final, le dénouement ; le mirage se déforme, il s'y fait une profondeur, et l'on croit être au jour du Rosch-Aschana, et l'on croit voir les innombrables têtes d'Israël soufflant joues gonflées dans les cuivres, et l'on*

assiste, ébloui par cette gloire, à la Fête Furieuse des trompettes. »

Le joueur de castagnettes, l'orchestre déchaîné des trompettes : un seul homme. Impossible n'est pas Hugo.

*

Mais Hugo ose être parfaitement impossible. Ils ne sont que deux au XIX^e siècle à pouvoir être impossibles de cette façon-là : Browning et lui. Il n'y a plus qu'eux à oser une poésie qui nous donne à boire et à manger.

Nous avons pris le pli (et peut-être le vice) d'une poésie qui nous donne seulement à boire, et l'alcool le plus subtilement distillé. Que deux vers, deux mots suffisent à nous enivrer. À l'extrême, un seul mot. Mais Hugo hasarde triomphalement le poème qui doit se lire comme on lit un roman. Ce que Browning, après lui, réussira. Seul de son genre, avec Hugo le père : moins vaste, cependant.

Il y a un poème peu connu de Hugo que je trouve vraiment extra-ordinaire. C'est Le Poème du Jardin des Plantes (dans L'Art d'être grand-père). C'est un long récit. Une nouvelle en vers, si on veut. Le grand-père accompagne Georges et Jeanne au Zoo. Il y a exactement de tout dans ces quelques centaines de vers. De l'humour, de la philosophie, des croquis, des chansons, des choses vues, entendues, des mots d'enfants, des mots d'auteur, des mots de poète. Mais ce bric-à-brac effarant et superbe aboutit à une œuvre d'une unité parfaite. Allez-y voir.

*

L'Art d'être le Grand-Père de Verlaine, c'est d'écrire :

Les lutins
 Dans les thyms
 Les hautbois

Dans les bois
Les roseaux
Dans les eaux
Ont des voix.

ou bien

J'aime les violons dans les bois et l'écho
Des cors de chasse au fond des grottes rococo.

*L'Art d'être le Grand-Père de Rimbaud, c'est d'écrire
Plein Ciel, ce Bateau ivre des constellations.*

*L'Art d'être le Grand-Père de tous les poètes des Cor-
respondances, de Baudelaire à Mallarmé, c'est d'écrire :*

Tous les objets créés, feu qui luit, mer qui tremble,
Ne savent qu'à demi le grand nom du Très-Haut.
Ils jettent vaguement des sons que seul j'assemble ;
Chacun dit sa syllabe, et moi je dis le mot.

*L'Art d'être le Grand-Père de Prévert et Queneau, c'est
d'écrire le poème où Hugo dit : Allons nous promener, et
soyons celui qui ne sait même plus qu'il y a une
Chambre :*

Et si le pape enfin daigne rougir la jupe
Du prêtre dont le nom commence comme dupe
Et finit comme loup.

*Mais l'Art d'être le Grand-Père ne se définit pas seule-
ment par ce que vos petits-enfants ont de vous (j'ai les
yeux de mon père, tu as le front de ta mère, il a le nez de
son grand-père, etc.). Il se définit aussi (et surtout) par
l'accent tonique et unique qui ne sera légué à personne,
cette façon d'être toujours debout avant les autres, et levé
avant tout le monde.....*

Et qu'il y ait dans Hugo du déchet, comme des

cendres dans un brasier, qui donc irait le nier? Hugo n'est pas un génie tout d'une pièce. C'est un ogre. Mais l'ogre rit, il rit dans sa barbe. Il est la bonne humeur du dictionnaire, comme l'éruption est la bonne humeur du volcan.....

*

À travers la vie de Hugo, et cette œuvre qui, surgissant de sa vie, la définit, on sentira constamment l'œil du peintre.

Hugo voit en peintre, peint en poète. C'est que l'homme n'a qu'un seul regard, l'esprit qu'une seule façon de choisir ce que l'univers lui propose. Les dessins, les lavis de Hugo nous touchent autant par ce qu'ils sont que par ce qu'ils nous révèlent de Hugo. L'amateur d'art y trouve son plaisir, et l'amateur d'intelligence son profit. Quand Hugo dessine ou peint, on ne sait jamais si l'œuvre graphique précède l'œuvre littéraire ou le contraire: elles sont inséparables. Les aquarelles et les croquis à la plume emmagasinés au cours de ses voyages, du Rhin à l'Angleterre, resurgissent dans les poèmes de La Légende des siècles. Dans les marges des Travailleurs de la mer, les vagues écumantes, les rochers déchiquetés, les marins cernés par la nuit et la mer, sont-ils les avant-coureurs de la page à écrire, ou les prolongements plastiques du chapitre achevé? On ne sait. Il n'y a qu'une autre œuvre où le trait et le mot se confondent aussi étroitement, c'est celle de William Blake. Malheureusement, si Blake est un très grand poète, avouons qu'il est un artiste médiocre. Autodidacte du pinceau et du crayon, Hugo est cependant un maître. Il imprime son style à tout ce qu'il entreprend. La démarche de son imagination est la même dans son travail d'écrivain que dans son divertissement de peintre. Il part toujours d'une réalité transfigurée par l'accent qu'il met sur l'essentiel, et l'amplification qu'il impose aux contrastes que la nature lui offre. Ce

qu'est l'antithèse dans la poésie hugolienne, le clair-obscur, ou plus exactement l'opposition du clair à l'obscur l'est dans ses tableaux et ses dessins. Les burgs délabrés des bords du Rhin, les vieilles maisons de Blois, les marines de Hugo sont traités par touches antagonistes de noir et blanc, avec un instinct étonnant des valeurs, qui permet à l'artiste de suggérer les couleurs dont il refuse l'emploi. Si Hugo s'était consacré à la peinture, pas de doute : en même temps que Turner et Bonington, avant Sisley et Monet, il aurait inventé l'impressionnisme. Le 4 novembre 1869, à Londres, il jette sur son carnet ces notes saccadées : « Nuit. Brume. Pas de ciel. On ne sait quel plafond de pluie et d'ombre. On voit des espèces d'arches informes, des perspectives fuyantes et noires noyées de fumées, des silhouettes aiguës, des dômes difformes. Un grand cercle rouge flamboie au haut de quelque chose, qui ressemble à un clocher ou à un géant. C'est un œil de cyclope, à moins que ce ne soit un cadran d'horloge. Dans cette nuit quatre étoiles, deux rouges, deux bleues, piquent les ténèbres et font un carré. Tout à coup elles remuent. Les bleues montent, les rouges descendent. Puis une cinquième, toute de braise, apparaît et traverse l'espace en courant. Fracas effrayant. On dirait que l'étoile passe sur un pont terrible. De gros chariots courent lourdement derrière elle dans le ciel. Au-dessus, des nuages livides tombent et se dispersent... Est-ce l'enfer ? Non. — C'est Londres. » La fidélité à la première vue, la docilité passionnée aux impressions, l'attention portée aux caprices et aux indéterminations de la lumière, c'est tout cela qu'on retrouve dans les œuvres de Hugo illustrateur, et dans les écrits de Hugo prosateur ou poète.

*

..... *L'intelligence, quand elle est abondante, étonne. On l'imagine, comme un alcool : distillée. Hugo rit de ce*

sot préjugé sur la vive intelligence: « Nous aimons mieux pas assez que trop. Point d'exagération, la prairie sera invitée à modérer ses pâquerettes. Ordre au printemps de se modérer. La Voie lactée voudra bien numéroter ses étoiles ; il y en a beaucoup. Un vrai critique de l'école sobre, c'est ce concierge d'un jardin qui, à cette question : Avez-vous des rossignols dans vos arbres ? répondait : Ah ! ne m'en parlez pas, pendant tout le mois de mai, ces vilaines bêtes ne font que gueuler. » *Hugo est un jardin peuplé de rossignols : ils sont tant, qu'ils assourdissent. Prenez-y garde : chacun chante juste.*

Que ce guetteur des sommets ait un si bon, perçant regard quand il s'agit des hommes, surprend d'aucuns. Ils le nient. Thibaudet refuse fermement à Hugo « la connaissance du cœur humain et le sens de la destinée humaine », et trouve que « sa psychologie est rudimentaire ». J'imagine un gigantesque canular : qu'on ait publié Les Misérables, présentés comme traduits du russe, ayant pour auteur un « Tolstoievski » inconnu : on s'extasierait sur la psychologie du roman, ses méandres, ses mystères, le sens profond de l'humanité intérieure qui s'y exprime. Mais restons sur terre. L'étude du romancier m'entraînerait trop loin. Je me borne au moraliste. Son intelligence psychologique n'est pas inégale à celle de La Rochefoucauld ou de Chamfort : « C'était une femme longue, maigre, blonde, blême, froide, aux yeux grands et fixes, qui avait été jolie et qui était devenue effrayante, et qui avait on ne sait quel charme spectral. » Y a-t-il rien de mieux dans Saint-Simon ? « Devant le malheur, on dit : pauvre homme ! Devant la misère, on dit : pauvre diable ! » Y a-t-il rien de mieux dans Chamfort ? « On fait l'éloge d'un homme en disant qu'il est humain, et d'une femme en disant qu'elle est inhumaine. » « Il portait avec une souffrance visible et une résignation héroïque ce grand fardeau : ne rien faire. Il était la cariatide de la paresse. » De telles notations ne

font pas seulement voir, elles font vivre, et entrer dans son caractère. Ce n'est là que la menue monnaie du coffre aux trésors de Hugo. Comme son esprit n'est que le reflet preste de son intelligence. Esprit de repartie, dont si souvent à l'Assemblée il témoigne, esprit de mots et d'idées, qui font de la longue vie de Hugo une longue présence d'esprit, et des *Châtiments*, livre grandiose, un livre également spirituel.

Mais la querelle cherchée à Hugo, et le reproche qu'on lui fait de n'avoir pas tout à fait l'intelligence de son génie, les intuitions profondes et les raisonnements justes que dans son œuvre l'avenir a vérifiés suffisent à montrer combien misérable est cette accusation. Qu'il s'agisse de la psychanalyse, de la Révolution d'Octobre ou de l'aviation, Hugo a cette façon d'être prophète qui consiste à être simplement lucide. Il note : « Plus on ira, plus on reconnaîtra que les maladies peuvent naître, empirer, guérir par l'imagination. » C'est toute la psychothérapie en germe. Et voici 1917 prédit : « Venue inévitable d'un Spartacus russe. » Quant à la trop peu connue Lettre à Nadar, c'est un chant superbe à la gloire du futur homme volant, vainqueur de la pesanteur. Les atterrissages clandestins de la Résistance, le cœur et l'esprit de l'exilé les saluaient d'avance : « Le proscrit va en France, descend dans son jardin, entre dans sa maison, embrasse sa mère, serre quelques mains d'amis et remonte. Exilez donc l'alouette. »

Au seuil de sa vieillesse, dans William Shakespeare, Hugo confond son esthétique et sa politique en un même mouvement : « Le bon goût est une précaution prise par le bon ordre. Les écrivains sobres sont le pendant des électeurs sages. L'inspiration est suspecte de liberté. La nature est entachée de démagogie. » *Stendhal* avait déjà dit : « Le despotisme frappe le style de bêtise. » Voilà le fil d'or de toutes les complexités de la pensée de Hugo, de tout ce qui fut d'abord ses contradictions, avant de devenir ses simultanités.